

Réminiscence de Mohamed Belmaïzi, au grès de la poésie de l'enfance :

J'avais trois ou quatre ans et c'était le printemps à la campagne. Le soleil ne brillait que pour nous, l'air frais pur nous fouettait les narines, et fait flotter nos mèches au-dessus des nuages. Pas âme qui vive. Nous étions seules. Les bêtes... poules et coqs, moutons et brebis, vaches et veaux, ânes et ânesses, pâturaient juste alentour et rien ne nous différençait de la terre fleurie de toutes les couleurs.

Elle avait le même âge que moi. Un corps frêle et doux, une robe imprégnée de pétales, de terre et de paille. Ses petites mains innocentes soulevaient, sans me prévenir, les pans de sa robe et elle s'accroupit en écartant les jambes, m'invitant à me délecter de ce panorama divin. Conscientieux, je me pençais... Ouverture ou déchirure dans la chair ? Mon être est chamboulé et mon cerveau ne captait plus rien comme avant ! Je ne savais si c'était un malin coquelicot – et il y en avait en masse autour de nous – qui venait s'insinuer spontanément entre son pubis !

A partir de ce moment-là, j'étais né à la métaphore. Et depuis cette rencontre avec cet ovni savoureux et tant recherché, le vagin de la femme est devenu pour moi l'organe le plus propre, le plus sain et le plus beau que Dieu ait créé.

Plus tard j'ai appris que j'étais sorti par là. Que mon corps s'est infiltré à travers les parois de la chair, pour être baptisé le « fils de ma mère ». Car mon imaginaire qui creusait, à cette époque, mon énigme d'existant, m'affirmait que j'étais sorti du nombril. Et puis ce nombril s'est avéré autre chose. N'était-il pas la preuve irréfutable que j'étais passé par là ? Que nous étions tous passés par là ? Une voie qui ne pouvait nous conduire qu'à la pleine vie qui n'habite dans nulle contrainte ni règles improvisées de quelques apprentis sorciers que ce soient, ni dans le totalitarisme délétère. Sa vocation est de diriger vers la beauté des choses, vers le respect, voire la vénération des donneuses-de-plaisir-et-de-vie.

Alors ne parlez jamais au Mahboul (maboul) que je suis – d'ailleurs, n'oubliez jamais que le mot « mahboul » vient du mot arabe « Habil » qui veut dire « vagin » – du voile ou de la bourqa, cette hypocrite et mensongère pudeur. La pudeur pour moi, c'est lorsque je me penche sur ma source limpide et j'ausculte l'eau vive et transparente de ce fruit divin et très succulent, dont les multiples plis englobent les battements du cœur en musique dansante, et qui renvoie tout amoureux de la Vie, tout sceptique, macho, ignorant ou récalcitrant à l'enfer ou à la douceur vibrante du ciel. C'est selon !

Mohamed Belmaïzi

Mohamed Belmaïzi est un poète inconnu, né au printemps de l'an 2, qui n'a jamais rien publié mais on dit de lui qu'il jette ses poèmes sur le vent et dans les rivières. Drôle de manie ! On ne sait rien de lui, si ce n'est des racontars incongrus :

Un jour, une femme l'a trouvé au bord de la mer, en train de pleurer. Elle lui demande « pourquoi, tu pleures ? ». Il se lève et regarde le large, l'horizon lointain, en sanglotant et en gesticulant comme pour chasser des êtres invisibles. « Je pleure à chaque fois que je pense à notre monde sans la douceur de la Femme, dit-il. Que serions-nous devenus sans cette espèce réelle et irréelle qui nous a nourris, nous a élevés, nous a aimés, et qu'on méprise, qu'on maltraite depuis que le temps est temps ? Que serais-je, moi qui te parle, sans ma mère, sans la femme que j'aime et qui m'aime ? »

La femme lui dit « Mais ne pleure plus, mon poète, mon musicien, bohémien, ma partie, ma patrie, mon territoire, mon double... nous sommes là, nous les femmes, depuis le début et jusqu'à la fin de la vie ». Il se retourne vers elle, les yeux inondés de larmes, très rassuré, se baissant sous ses pieds en dettes de reconnaissance, et lui dit amoureusement, en rêvant sans doute à la Genèse où Adam s'est réellement réconcilié avec sa partie féminine : « Mille mercis !! »